QUEL EST LE VÉRITABLE BUT DES INSTITUTS DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE? QUEL MODE D'ENSEIGNEMENT DOIT-ON Y SUIVRE?

DISCOURS

PRONONCÉ

AU TREIZIÈME ANNIVERSAIRE

DE

LA FONDATION

DE

LA PÉPINIERE ROYALE DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE

À BERLIN

LE 2 AOÛT 1807

PAR

LE D. AUGUSTE FRÉDERIC HECKER,

Conseiller aulique au service de S. M. le Roi de Prusse, Professeur de Pathologie et de Séméiotique au Collège royal de Médecine et de Chirurgie, et membre de la Commission supérieure des examens en Médecine et Chirurgie.

À BERLIN,

CHEZ FRÉDERIC MAURER.

Lorsque l'année dernière à pareil jour nous célébrions la fondation de cette école de médecine et de chirurgie, nous étions tous animés de la douce espérance, que ce jour reluiroit de nouveau pour nous cette année sous des auspices tout aussi heureux. Mais en jettant un coup d'œil sur cette période de notre existence qui vient de s'écouler, et les événemens qui la marquèrent, avons-nous lieu de nous réjouir? l'avenir se présente-t-il à nous sous des images bien riantes? ou ne devons-nous pas plutôt être vivement émus de toutes les révolutions dont nous sommes témoins, et engagés à faire de sérieuses réflexions sur le sérieux de la vie?

Le sceptre de fer de Bellone qui a ébranlé l'univers depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux extrémités du Nord, depuis les embouchures du Nil jusqu'à la Tamise, a aussi exercé ses ravages dans nos climats. Le sort à qui rien ne résiste, qui change sans cesse les formes des états et des peuples, qui a fait briller l'Orient, la Grèce, Rome et tant d'autres nations, et les a anéanties de nouveau, le sort, qui semblable à la nature, qui détruit et crée tour à tour, élève les états et les abaisse, bâtit les trônes et les renverse, nous a fait aussi sentir sa puissance redoutable, il a semé dans les formes de l'Europe ébranlée, les germes d'où naitra le bonheur des générations futures.

Mais c'est au tems à les développer, c'est à eux que nos neveux devront un jour une existence fortunée, dont nous ne voyons que les principes; nous ne pouvons être que les témoins du commencement de nouvelles créations, qui dans le monde moral comme dans le monde physique, résultent toujours des révolutions destructrices qui les précédèrent. Voilà les réflexions sérieuses qui doivent se mêler à la joie qui nous anime dans ce jour. Soumettons-nous avec résignation aux coups dont il plait au sort de nous frapper, et consolons-nous par le doux espoir du bien qui en résultera si non pour nous, du moins pour la postérité.

Et comment ne serions-nous pas émus à l'idée qu'il n'est pas encore au milieu de nous, ce Souverain cher à nos cœurs, sous la protection duquel l'on voyoit notre institut croître et prospérer d'avantage de jour en jour? Où sont les personnes de la famille de nos rois, où sont les premiers hommes de l'état, les protecteurs et les soutiens de cette école, que nous avions toujours le bonheur de voir honorer ce jour de leur présence? Pourquoi ceux, sous les auspices desquels nous aimions à remplir nos devoirs comme maîtres ou comme élèves, tardent-ils si long-tems à paroître au milieu de nous? Quel malheureux sort nous sépare encore du respectable directeur de cet établissement, que nous embrassions tous dans ce jour avec des étreintes religieuses, lui, auquel nous avons voué notre respect, notre réconnoissance et notre amour.

Qui ne verseroit pas encore des larmes de regrets et d'amitié sur les deux hommes estimables, que la mort nous a enlevés durant cette année, et dont les exemples et les leçons vivront

à jamais dans notre souvenir! Puissent leurs cendres reposer en paix.

Cependant au milieu de tous ces sujets d'émotion ou de réflexions sérieuses, qui pourroient venir troubler aujourd'hui notre joie, ce n'est pas une fête de deuil, c'est une fête d'allégresse et d'espérances que nous voulons, que nous pouvons célébrer dans ce jour.

Nous remercierons d'abord la Providence d'avoir conservé cet établissement sans interruption, au moment où tant d'autres ont été les tristes victimes des suites inévitables de la guerre. Nous avons continué nos opérations au milieu des troubles de la guerre comme si nous étions au milieu du calme de la paix. Ceux que nous nommions nos ennemis, convaincus que les sciences n'apartiennent ni à la guerre ni aux intérêts politiques qui divisent les nations, mais à l'humanité entière, ont estimé, ont respecté, ont soutenu cette école au-delà de toutes nos espérances. Les premiers officiers de santé de l'armée françoise, ces hommes respectables dont l'art et l'humanité inscriront également les noms dans leurs annales, les *Percy*, les *Coste* nous ont honoré de leur bienveillante approbation. Notre art qui ne borne jamais ses bienfaits, ni à une nation, ni à un état, a travaillé avec le même zèle et les mêmes succès à guérir les blessures que la guerre fit à nos soldats et à ceux des autres peuples. Nous avons la douce satisfaction d'entendre les François et les Allemands, les Russes et les Suédois vanter à l'envi les secours qu'ils ont reçus des médecins prussiens. Nous nous réjouissons avec raison de la grande influence que nos chirurgiens ont eue dans les hôpitaux militaires des Russes. Nous nommons avec transport les hom-

mes sortis de cette école, et qui ont présidé avec honneur et succès au service des hôpitaux françois, et y président encore! Intimément convaincus que nos travaux calculés essentiellement sur les maux de la guerre, ne sauroient cesser dans les momens où elle exerce ses ravages, nous avons travaillé depuis un an avec une nouvelle ardeur à tout ce qui pouvoit soutenir un institut d'une utilité si prononcée, et nous savons tous qui voulut bien, même en faisant les sacrifices les plus marquans et uniquement par amour pour la bonne cause, agir avec nous pour le maintien de cet établissement et aider à le conserver. Quand nous ne trouverions donc aujourd'hui aucun sujet de joie hors de nous, la conscience de l'exactitude avec laquelle nous avons rempli tous nos devoirs et des obstacles que nous avons eu à vaincre, le sentiment du bien que nous avons fait à l'humanité, et l'espérance d'un avenir moins dur et moins pénible suffiroient pour faire de cet anniversaire une fête d'allégresse et de joie. La paix qui renaît au milieu des peuples n'anime-t-elle pas de nouveau nos justes espérances, et le sort a-t-il jamais trompé dans son espoir et ses vœux, celui qui jamais esclave de ce qui l'entoure, porte au-dedans de lui la source pure de ses espérances et de ses désirs, et qui en se soumettant aux événemens les domine pourtant en quelque sorte par la pénétration du jugement, la fermeté du caractère et la pureté du cœur. — Qui n'auroit donc pas aujourd'hui des raisons légitimes de se réjouir.

Jettons quelques régards sur le passé, et faisons connoître l'origine et l'organisation de notre établissement aux auditeurs étrangers qui nous honorent aujourd'hui de leur présence.

La pépinière de médecine et de chirurgie a été fondée le 2 Août 1795 par le roi défunt *Fréderic Guillaume II*, et étoit composée alors de trois chirurgiens de l'état-major, de quatre premiers chirurgiens et de cinquante élèves qui devoient fournir dans la suite à l'armée un certain nombre de médecins habiles.

Deux ans après le 18 Août 1797 elle fut considérablement étendue, et elle reçut, ainsi que son respectable directeur le D. *Gœrke*, chirurgien-général de l'état-major, les maisons qu'elle possède encore, et qui étoient disposés de la manière la plus favorable. Dans ce moment l'établissement a, d'après les mésures prises à l'époque indiquée, un curateur, un directeur, un premier chirurgien de l'état-major, qui remplit les fonctions du directeur en son absence, quatre chirurgiens de l'état-major, neuf premiers chirurgiens, quatre vingt-dix élèves et un nombre indéterminé de volontaires et de chirurgiens de compagnie, que les régimens envoyent en tems de paix à Berlin pour qu'ils assistent aux leçons.

C'est du directeur et du premier chirurgien de l'état-major que dépend la direction générale de l'institut; les chirurgiens de l'état-major et les premiers chirurgiens surveillent les élèves, entretiennent dans l'établissement l'ordre militaire établi, assistent avec eux aux cours de leçons et aux exercices pratiques, et contribuent eux-mêmes par les leçons qu'ils donnent à déveloper les connoissances et les talens de ceux qui sont soumis à leur surveillance, jusqu'à ce que leur tour vienne d'être placé dans des régimens. Cette organisation de l'établissement accoutume de bonne heure nos élèves à l'amour de l'ordre,

à un sage emploi du tems, à l'habitude de s'occuper utilement par des travaux publics et particuliers, enfin à tout ce qui tend à les former à une science dont l'utilité se fait surtout sentir dans la vie pratique.

Les quatre-vingt-dix élèves sont tous sujets prussiens; on a le plus grand soin de leur faire acquérir toutes les connoissances nécessaires pour la guérison des maladies; pendant cinq ans ils sont entretenus dans l'établissement aux dépens de l'état, et ensuite placés dans l'armée, où ils sont obligés de s'engager à servir durant huit ans. Les volontaires et les chirurgiens de compagnie jouissent de tous les avantages de l'institut, prennent part aux arrangements domestiques, mais sont obligés de payer leur entretien et les leçons, d'après des conventions particulières faites avec chacun d'eux. Les premiers ne sont pas tenus de servir dans l'armée, mais peuvent choisir à leur gré le cercle d'activité auquel ils veulent se vouer.

Le plan d'après lequel les élèves sont instruits, n'embrasse pas seulement tout le domaine de la médecine théorétique et pratique, mais aussi toutes les connoissances préliminaires, sans lesquelles il ne sauroit y avoir de science solide. Nous commençons donc d'abord à leur faire faire une étude scientifique de l'Allemand, du François, du Latin et du Polonois, des mathématiques pures et appliquées, de la logique, de la morale, de l'histoire, de la géographie, sous la direction de maîtres particuliers attachés à cet effet à l'institut. Si quelqu'un pouvoit douter de l'utilité de ces divers objets d'études pour des jeunes médecins, je le renverrai à ce que notre digne professeur de philosophie a dit un jour à

ce sujet à cette même place et dans une circonstance pareille.

De ces connoissances préliminaires nous passons graduellement à l'étude de l'histoire naturelle, de la physique et de la chymie, et aux sciences théorétiques et pratiques nécessaires aux médecins et aux chirurgiens. Les Professeurs du collège de médecine et de chirurgie sont chargés de l'enseignement de ces différens objets. Ce collège qui depuis près de cent ans a produit une suite de savans distingués dans toutes les branches de l'histoire naturelle et de la médecine, et ose se mesurer à tous les autres instituts du pays et de l'étranger, fut fondé en 1713 et étendu en 1724. Le roi et électeur Fréderic Guillaume I. le destina originairement à former des médecins pour l'armée, et il a rempli durant un siècle sa destination dans un degré éminent, que je ne veux pas vanter d'avantage, parceque l'histoire de la chirurgie prussienne en fait suffisamment l'éloge, et parcequ'on pourroit croire, que je veux, en qualité de membre de ce collège, m'attribuer une partie de cet éloge. Les élèves de la pépinière assistent, d'après leurs progrès successifs, à toutes les leçons des professeurs de notre société; un premier chirurgien les accompagne et répète avec eux ce qu'ils ont entendu. L'arrangement est tel, que chaque élève a occasion de faire chaque cours deux fois.

A côté de ces occupations, nos élèves sont souvent examinés en présence de savans distingués, et ont toujours eu le bonheur d'obtenir leur approbation; on les habitue à mettre leurs pensées par écrit, et on leur montre comment ils peuvent lire avec fruit les ouvrages qui se rapportent à leur métier; la bibliothèque de l'établissement

leur fournit les écrits dont la lecture peut leur être utile.

Durant les derniers six mois de la cinquième année de leur cours, ils sont chargés de la fonction de chirurgiens d'hôpital dans notre établissement de la charité, ils reçoivent à cette occasion des leçons pratiques dans l'art de la médecine, de la chirurgie et des accouchemens, et c'est avec ces connoissances qu'ils passent ensuite au cercle d'activité qui leur est déterminé d'après leurs différentes relations.

De cette manière et d'après cette marche cet établissement, durant les douze ans qu'il subsiste, a produit plus de sept cents médecins et chirurgiens habiles, ainsi que le prouve le compte que j'en rendis l'année dernière. Il a donc rempli sa destination à un degré qui n'entre en aucune comparaison avec ce qu'il en a coûté à l'état, car comment les revenus publics peuvent-ils être plus utilement employés qu'à cultiver et à faire fleurir des sciences, dont l'influence bienfaisante se fait sentir également dans la paix et dans la guerre.

Permettez-moi encore de dire quelques mots sur les leçons que j'ai l'honneur de donner dans cet institut. Je suis chargé des sciences essentielles aux médecins et aux chirurgiens de la Pathologie, de la Séméïotique, de la Thérapie et de la chirurgie médicale. Je tiens cours de ces différentes sciences dans chaque sémestre tantôt à la fois, tantôt alternativement; j'y joins encore des leçons particulières sur les poisons, la manière de traiter ceux qui paroissent morts et sur les maladies vénériennes.

L'étendue du domaine que ces différentes sciences embrassent aujourd'hui et les connois-

sances qu'on exige à cet égard et de ceux qui enseignent et de ceux qu'on instruit, est telle, qu'il n'est pas facile de déterminer les principes d'après lesquels un cours médico-chirurgical doit être organisé, pour bien remplir son but. Cet esprit destructeur et créateur tour à tour, qui a changé continuellement depuis une vingtaine d'années la géographie de l'Europe, a aussi exercé son empire dans le domaine des sciences et surtout dans celui de la médecine et de la chirurgie. De même que chaque année a produit de nouvelles géographies et de nouvelles cartes de l'Europe et surtout de l'Allemagne; l'Allemagne surtout aussi a produit une telle suite de systèmes et de théories en médecine, qu'il en est resulté une si grande multitude de partis qu'on peut à peine les saisir tous dans leurs diverses ramifications. Or comme chaque théorie, durant une certaine période, quelque courte qu'elle soit, est toujours la seule véritable, et que chaque parti, malgré toutes les objections, a toujours raison pendant un certain tems, et prétend être seul en possession de la vérité, un maître pourroit être aisément embarassé de savoir, quel système de médecine chimique, de la nouvelle doctrine de *Brown*, ou de philosophie naturelle, il doit présenter à ses élèves curieux de s'instruire: car il seroit aussi impossible que déplacé, de vouloir les leur présenter tous, et les juger l'un après l'autre.

Au milieu de cette révolution perpétuelle de systèmes et de théories, qui étend peu le véritable domaine de la science, et ne lui assure guères de progrès réels, l'enseignement dans un institut de médecine et de chirurgie, ne peut remplir son but que s'il est fondé sur les principes suivants.

Il faut que nous donnions au jeune médecin un apperçu de notre construction organique au moyen duquel il puisse reconnoître, juger et apprendre à guérir les différentes maladies, d'après le point de vue actuel de nos véritables connoissances. Car cette guérison est le dernier et vrai but de toute notre science théorétique et pratique. C'est des secours réels que le malade attend et exige de notre art, et non des spéculations, des réflexions ou de longues discussions scientifiques sur ses maux, celles-ci ne sont à leur place que dans les écoles des philosophes spéculatifs. On a découvert nouvellement dans ces écoles que ce n'est ni la méthode sthénique ni asthénique qui peut guérir l'inflammation des poumons, mais qu'il faut inventer une troisième méthode pour la guérison de cette maladie, une méthode à l'abri de toutes les objections. L'instruction sur l'inflammation de poitrine doit-elle se borner à cette découverte? Le maitre qui est convaincu avec quelle précision nous avons jugé jusqu'à présent la pneumonie, et qui sait combien de malades ont été guéri d'après ces principes, doit-il dire à ses élèves, que la méthode à laquelle des milliers doivent déjà leur guérison, n'est pas la véritable, qu'il n'en existe pas encore de plus véritable à présent, mais que la philosophie naturelle la découvrira certainement dans la suite. Sans-doute que ce mode d'enseignement est facile, mais il ne formera guères de médecins utiles.

Il ne faut pas mettre par notre instruction des entraves à l'intelligence humaine, ne pas lui enlever sa susceptibilité à saisir les apperçus plus justes que le tems pourra produire, et ne pas la forcer à adopter comme règles de foi si j'ose

m'exprimer ainsi, certaines opinions, certaines représentations théorétiques, certaines façons de concevoir qui ne présentent les objets que sous un point de vue. L'instruction, même la meilleure et la plus complette, ne sauroit achever l'éducation de l'homme instruit, elle ne peut que lui montrer la voie qui conduit au but. Il faut que celui qui veut y parvenir, parte de l'instruction qu'il a reçue, et ait soin par ses propres réflexions, par ses propres recherches, à faire en sorte que sa sciences se vivifie et se convertisse en une sage pratique, objet essentiel de la science et qu'aucune leçon ne sauroit nous donner. Tout ce que le maitre a à faire, est de ne pas induire en erreur, de ne pas indiquer de faux chemins, et c'est ce qu'il feroit s'il ne cherchoit pas à embrasser son sujet dans toute son étendue, et dans les différens degrés de son développement, s'il vouloit donner à ses élèves comme vraie toute opinion nouvelle qui seroit précisement dans les journaux à l'ordre du jour. En 1804 on nous parloit d'un restaurateur de la médecine (qui apparemment étoit perdue à cette époque!) auquel on devoit la gloire d'avoir rétabli le véritable art de guérir. Si un maitre avoit saisi cette prétendue médecine véritable et l'avoit fait connoitre à ses élèves, il auroit été obligé de lire, à son plus grand étonnement, en 1806 que ce restaurateur et sa véritable médecine étoient déjà de nouveau déchus de leur empire. Voilà une belle science qui au bout de deux ans est déjà reduite à néant.

Une école de médecine ne doit pas être un établissement de critique littéraire; c'est au jeune médecin à connoître les objets sur lesquels les écoles disputent, mais il ne doit jamais se

méler de disputer sur les opinions, avant-que ses connoissances ne soient mûries. Ce seroit une méthode très - deplacée de conduire d'abord, comme on le fait souvent aujourd'hui, l'élève de médecine ou de chirurgie dans l'arène et de l'entretenir de querelles sur des opinions qui naissent, et sont combattues et oubliés dès leur naissance.

Toute instruction doit-être telle qu'elle porte les élèves à réfléchir eux - mêmes. Car celui qui pense par lui - même, dût - il se tromper quelquefois, est pourtant d'un plus grand prix pour les sciences que celui qui est un modèle de savoir, mais dont les connoissances se bornent à adopter aveuglément ce que les autres ont su et cru avant lui. Que jamais un maître n'attache au moins de mérite à se faire un grand nombre de sectateurs qui rendent hommage à ses opinions. C'est plutôt à lui à étouffer l'esprit de parti, à renverser l'autorité des sectes et des hommes célèbres, et à ne faire adopter par ses auditeurs comme vraies que les opinions fondées sur la raison et sur leur utilité pratique, sans s'embarasser quelle école les a mises en avant ou quel savant les a débitées le premier.

Il faut que nos leçons ne tendent qu'à répandre des connoissances solides et des idées vraies et non des formules inutiles et des mots vides de sens, par lesquels les demi - savans de nos jours aiment à masquer leur ignorance. On a créé, il n'y a pas long - tems, une multitude de termes et de façons de parler, qui désignent des notions connues, mais qui n'ont pas toujours le mérite d'être meilleurs et plus exacts que les anciennes expressions; on a mis plus souvent encore des mots et des formules à la place des idées, afin

de cacher les lacunes de nos connoissances. Tel croit avoir une idée juste d'une chose, mais en y regardant de près, il voit qu'on ne lui a donné qu'un mot. Souvent même au faite de la science où quelques-uns prétendent s'élever, on s'en tient à de pareils mots, et l'on croit être, comme les anciens adeptes, en possession d'une plus haute sagesse, qui n'est intelligible que pour ceux qui ont été initiés dans ces mystères de science. Cette médecine nominale contre laquelle *Fréderic Hoffmann* s'étoit déjà déclaré, mais qui de nos jours a fait des progrès si redoutables, rend l'étude de notre science toujours plus difficile, charge inutilement la mémoire de mots, tandisque l'esprit est sans idées, et la science, qui devroit répandre ses bienfaits sur le genre humain, devient une vaine déclamation composée de formules poëtiques. Que jamais nos leçons ne favorisent de telles erreurs auxquelles la science ne sauroit rien gagner, et qui seroient sur-tout dangereuses ici où l'on forme des médecins pour le monde et non pour les écoles.

Ce sont là les principaux généraux d'après lesquels l'esprit du siècle exige que l'enseignement soit organisé dans une école de médecine et de chirurgie. Il faut sans doute que le maitre qui suit la marche indiquée renonce à l'espoir d'obtenir les suffrages de tout le monde; mais l'intime conviction de ce que l'art de la médecine peut être et doit être pour l'humanité souffrante, doit l'élever au-dessus de toutes les petites critiques des sectes et des partis, qui d'ordinaire ne sont animés que par l'ignorance, les préjugés, le fanatisme ou l'intérêt propre, en général par les foiblesses et les passions humaines.

Réunissons donc tous nos efforts pour continuer à tendre vers le véritable but; le génie de l'humanité, dont nous cherchons à guérir les maux, sourira à nos travaux, nous trouverons au-dedans de nous l'approbation de nos cœurs, nous nous ferons des amis hors de nous, et l'année prochaine le jour anniversaire de la fondation de cet établissement luira pour nous, sous des auspices plus heureux, il n'est personne sans-doute dans cette assemblée qui ne nourrisse cette douce espérance. Aujourd'hui nous renfermons tranquillement ces espérances au fond de nos ames, mais le sort, qui domine tous les événemens de ce monde, les pesera dans la balance de l'équité.
